

Anita Izcovich

Ce savoir limité à cette jouissance insuffisante

Je partirai de la citation de Lacan qu'on a mise au travail ce soir dans le commentaire, concernant le fait que l'être parlant jouisse de rien savoir, et que « ce savoir est parfaitement limité à cette jouissance insuffisante que constitue qu'il parle ¹ ». Je me demanderai donc en quoi cette jouissance est insuffisante, ce que ça apporte à la clinique de la concevoir comme insuffisante d'une part, et d'autre part en quoi cette notion est utile à la conception du discours analytique.

Je partirai tout d'abord de la remarque que Lacan fait dans le séminaire *Encore* (1972-1973) selon laquelle son séminaire sur l'éthique de la psychanalyse (1959-1960), c'était de l'ordre du « je n'en veux rien savoir ² ». Citons également sa deuxième remarque : « J'ai dit que je référerai *l'Éthique de la psychanalyse*, mais c'est parce que je la réextrais ³. » Je me demanderai donc en quoi il la réextrait, cette éthique, treize ans plus tard.

On peut dire que déjà dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, en 1959-1960, il l'extrayait, l'éthique de la psychanalyse. De quoi ? Il l'extrayait, comme il le dit lui-même dans sa première leçon, de « quelque chose » de « général » de l'œuvre collective pour repérer ce qu'elle signifie pour le « particulier » du sujet et de son inconscient. Il « mettait à l'épreuve » les catégories universelles de Kant, de l'impératif de jouissance de Sade, du commandement religieux « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » pour « mettre en relief ce que l'œuvre de Freud et l'expérience de la psychanalyse qui en découle, nous apportent de neuf ⁴ ». Il extrayait donc des impératifs

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 96.

2. *Ibid.*, p. 10.

3. *Ibid.*, p. 54.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 9.

universaux les paradoxes de la loi et de la jouissance, l'inconscient au-delà de l'homme de la morale ou du plaisir, pour situer ce mensonge propre à l'inconscient, qu'il réfère au premier mensonge de l'hystérie dans l'*Entwurf*, en disant qu'au niveau de l'inconscient, le sujet ment, et c'est sa façon de dire la vérité. La Chose est la cause de la passion humaine, elle ne peut être que voilée, leurrante, désignant l'Autre chose, et ce qui du réel primordial pâtit du signifiant. Lacan se réfère donc, à l'époque, à un savoir de l'inconscient structuré comme un langage avec la dimension d'un Autre qui sait.

Ce n'est donc pas pour rien qu'à cette époque déjà, en 1959-1960, Lacan extrayait des principes universels une éthique de la psychanalyse. Il opposait le principe universel du Bien, le « vouloir-le-bien-du-sujet », le désir de guérir, au désir de l'analyste, qui n'est pas sur le versant de la promesse de bonheur. C'est ainsi que, dans son dernier chapitre du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan pose que la seule chose dont on puisse être coupable, c'est d'avoir cédé sur son désir. Donc, si Lacan développe la question de la faute de l'homme, de la morale et du plaisir, du bien, du beau et du bonheur durant tout le séminaire *L'Éthique*, c'est pour en extraire le réel de la cause du désir de l'analyste.

Je reviens maintenant au séminaire *Encore*, en 1972-1973, quand Lacan dit qu'il réextrait encore cette éthique : peut-on dire qu'une fois de plus, encore, il la met *ex*, en dehors, cette éthique, d'une jouissance située dans la logique du signifiant ? Est-ce qu'il met l'inconscient en dehors des limites de la structure du langage, est-ce qu'il développe ce qui s'en démontre comme effet pour en arriver à l'inconscient réel ? C'est ce que je me propose de développer.

Je me reporterai maintenant à la question de savoir ce qui fait qu'elle est insuffisante, cette jouissance. On a la réponse dans la même phrase : c'est du fait que le savoir parle, et la jouissance insuffisante se constitue de ça ; ça met une limite au savoir du fait même que la jouissance est insuffisante. Là on est du côté de l'inconscient structuré comme un langage. C'est parce que la jouissance est liée au signifiant qu'elle est nécessairement limitée et insuffisante.

Finalement, si on suit Lacan dans le séminaire *Encore*, la jouissance est insuffisante parce qu'elle est, d'origine, marquée par un trou, une faille, une béance, et d'ailleurs il le dit ainsi : « La béance

qu'il y a de cet Un à quelque chose qui tient à l'être et derrière l'être, à la jouissance⁵. » C'est du fait de ce trou de la jouissance que l'identification qui est de faire Un avec l'autre ne se conçoit qu'à partir de la notion de reste : ce qui fait tenir l'image, c'est un reste et c'est l'objet *a*. Ce qui se loge dans l'inadéquat du rapport de l'Un à l'Autre, c'est l'objet *a*. Ce qui fait la jouissance insuffisante, c'est que l'Autre ne peut être pris pour Un.

Par conséquent, Lacan fait une différence, dès le début du séminaire *Encore*, entre la jouissance de l'Autre et la jouissance d'un corps qui, l'Autre, le symbolise. Et quand il reprend l'exemple de Sade, c'est pour exemplifier comment « un corps cela se jouit [...], cela ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante⁶ » : on ne peut jouir que d'une partie du corps de l'Autre.

Finalement, Lacan fait une différence entre ce qu'il appelle la note extatique, subjective, qui dit qu'en somme c'est l'Autre qui jouit, et l'ambiguïté signifiante, car le jouir du corps comporte un génitif dans la note sadienne. Ce qu'il introduit là, c'est le jouir de l'objet cause, et c'est ainsi qu'il extrait, me semble-t-il, la jouissance de l'Autre de la jouissance du corps de l'Autre dans un pas-tout de la jouissance.

On a donc là le génitif du jouir du corps de l'Autre dans cette note sadienne, mais on a aussi, plus loin, un autre genre de génitif quand il parle de Kant, et de sa moralité qui avoue ce qu'elle est, qui avoue qu'elle est « sade », qu'il écrit aussi *çade*⁷. Comment peut-on comprendre cela ? Tout d'abord, dire que la moralité de Kant est « sade », c'est mettre l'accent sur le fait que le commandement de la morale est la même chose que le commandement de la jouissance. Tout comme dans l'impératif « Jouis ! », le signifiant qui fait halte à la jouissance est cause de jouissance. C'est comme cela qu'on tombe sur le *çade* de la cause. C'est prendre le signifiant comme cause de jouissance, c'est prendre le discours sur le versant de ce qui s'origine, c'est le *çade*, le jouir de, du corps. D'ailleurs, Lacan ajoute que la moralité, « ça se termine au niveau du ça, et que c'est assez court⁸ ».

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 12.

6. *Ibid.*, p. 26.

7. *Ibid.*, p. 80.

8. *Ibid.*

Cela dit bien que ce qui intéresse la psychanalyse, c'est ce qui origine le discours, ce qui lui échappe, c'est le *çade* du signifiant, le pas-tout du signifiant.

Il en ressort que, du fait de cette jouissance insuffisante, l'être parlant est impliqué, comme le dit Lacan, dans une « autre satisfaction », c'est-à-dire « ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient – et pour autant que quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas, s'il est vrai qu'il est structuré comme un langage ⁹ ».

Lacan le dit encore ainsi : le *de* désigne ce dont je suis l'effet, et « le discours analytique est ce mode de rapport nouveau fondé de ce qui fonctionne comme parole ¹⁰ ». C'est pour cela qu'il parle d'un discours qui ne serait pas officiel mais officiant. C'est un point qu'on retrouve dans des termes de « Radiophonie », qui est un texte de 1970 : « Mon épreuve ne touche à l'être qu'à le faire naître de la faille que produit l'étant de se dire. » Par conséquent, « l'inconscient s'articule de ce qui de l'être vient au dire ¹¹ ».

On a donc, d'un côté, l'inconscient que Lacan appelle « d'une autre donne », qui fait sujet de la négation, avec ce qu'il appelle « l'autre savoir qui s'emploie à le conditionner de ce à quoi comme signifiant il répugne le plus : une figure représentable ¹² ». Donc là, qu'est-ce que Lacan développe ? Il me semble qu'on peut dire qu'il marque la différence avec l'inconscient langage, celui de la représentation refoulée, qui est faite de mythe, pour aller du côté de la faille de l'Autre, de l'inconsistance, de l'impossible d'où se démontre l'inconscient réel.

Je confronterai deux formulations : celle de « ce savoir limité à cette jouissance insuffisante que constitue qu'il parle », du séminaire *Encore*, et celle de « L'étourdit », qui est un texte de janvier 1972 donc de la même année, quand Lacan dit que « de rapport » « il n'y a qu'énoncé », et que « le réel ne s'en assure qu'à se confirmer de la limite qui se démontre des suites logiques de l'énoncé. Ici limite immédiate, de ce que "n'y a" rien à faire rapport d'un énoncé ¹³ », et

9. *Ibid.*, p. 49.

10. *Ibid.*, p. 33.

11. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 426.

12. *Ibid.*, p. 425.

13. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 455.

là il s'agit de l'inconscient réel. Donc là, il s'agit d'un réel qui se confirme d'une limite, et cette limite est celle des effets d'un énoncé. Ce sont finalement les effets d'un savoir qui touche à l'impossible du « n'y a » du non-rapport. Ce n'est pas pour rien que Lacan supprime le « il » en disant « n'y a rien à faire rapport d'un énoncé » : cela précise le discours analytique comme « effet de », « de ça », de ce qui se produit de l'origine, soit ce qui se produit de l'impossible. C'est pour cela qu'il ajoute « nulle suite logique, nulle négation » dans le « nya¹⁴ ». C'est pour cela aussi qu'il dit que l'inconscient est un terme métaphorique, qu'il désigne « le savoir qui ne se soutient qu'à se présenter comme impossible, pour que de ça, il se confirme d'être réel¹⁵ ».

Il me semble que c'est important de saisir cette notion parce qu'une cure est à orienter sur le versant d'où s'origine la jouissance et sur les « effets de », les effets produits. C'est ainsi que Lacan est passé du *çade* génitif au « de ça » effet produit de l'impossible. Les effets produits dans une analyse, c'est de l'ordre d'un « de ça ».

J'en viendrai maintenant à cette jouissance qu'on refoule, « parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite », et dont on ne veut rien savoir¹⁶. On perçoit là comment, du fait que la jouissance est insuffisante et qu'elle ne convient pas au rapport sexuel, elle est ce dont dépend cette autre satisfaction, celle qui se supporte du langage. C'est parce que le rapport sexuel n'existe pas, qu'il est faux qu'il y ait une autre jouissance, et que c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas que Lacan écrit aussi comme « faux-drait¹⁷ ». Le Bien, le Beau, le Vrai, c'est de l'ordre de l'autre satisfaction, de la réalité abordée avec les appareils de la jouissance, qui sont des appareils de langage. La jouissance insuffisante est donc prise dans le séminaire *Encore* du côté de la faute à une certaine jouissance, ou du défaut, de ce qui « dérape », qui « boîte », qui « rate », dans sa visée du bien et du bonheur¹⁸. Là où avant, dans le séminaire *L'Éthique*, Lacan développait la question de la jouissance de l'Autre à partir des principes universaux, il la réextrait, dans le séminaire *Encore*, en développant la question de l'objet et de son principe qui est le ratage. Et c'est pour cela

14. *Ibid.*, p. 455.

15. J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 425.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 57.

17. *Ibid.*, p. 56.

18. *Ibid.*, p. 52.

que la jouissance ne se tait pas, et que le premier effet du refoulement, c'est qu'elle parle d'autre chose. C'est le rapport à l'utilité qu'on a déjà évoqué lors de nos soirées, Lacan le dit encore ainsi : « Ça vous rend capable de servir à quelque chose, et cela faute de savoir jouir autrement qu'à être joui, ou joué, puisque c'est justement la jouissance qu'il ne faudrait pas ¹⁹. » C'est ce point qui me semble très important pour se repérer dans la clinique, pour saisir comment un sujet use des appareils signifiants de la jouissance, cette jouissance qui en elle-même est ce qui ne sert à rien, pour accéder à cette autre satisfaction.

Prenons l'exemple de l'hystérie : on peut dire qu'elle en fait un usage sophistiqué, de cette jouissance qu'il ne faut pas, et c'est en la rendant insuffisante qu'elle lui donne une consistance. De la même manière qu'elle donne consistance à la femme qui n'existe pas au-delà d'elle. Elle lui donne son corps, à cette jouissance de l'Autre, elle la fait exister dans la découpe de son corps suivant la cisaille de la structure de langage. Il s'agit bien du « savoir mis à prix », qui « coûte, *beau-coût*, de ce qu'il faille y mettre de sa peau, de ce qu'il soit difficile [...] moins de l'acquérir que d'en jouir ²⁰ », qu'on avait évoqué lors de nos soirées précédentes. Dans ce que Freud nommait les hiéroglyphes et les symptômes de conversion, il s'agit de la jouissance de corps à corps inscrite dans une série de corps. Et le symptôme hystérique est le rapport que le parlêtre a à son corps, au savoir limité à la jouissance insuffisante du rapport sexuel qui n'existe pas.

À la question de l'énigme de son désir, de la femme qu'elle est, l'hystérique répond par l'ampleur de la jouissance insuffisante, dans une métonymie du manque à être. C'est en demandant quelque chose qu'elle ne veut pas qu'on lui donne qu'elle maintient son désir insatisfait, tout comme la belle bouchère voulait du saumon que son mari boucher ne pouvait lui donner. Les identifications de l'hystérique sont multiples : elle peut être « homosexuelle » quand elle « fait l'homme », et elle peut être dirigée sur La femme qui n'existe pas à travers l'autre femme qui donne corps à l'autre satisfaction. On a l'exemple de Dora avec l'admiration de madame K et la contemplation de la madone au-delà d'elle. On a parfois, dans la clinique, le

19. *Ibid.*, p. 57.

20. *Ibid.*, p. 89.

désir insatisfait d'être la deuxième femme d'un homme en se plaignant de ne pas être la première. Par exemple, une femme me disait qu'elle était un dommage collatéral, une victime par ricochet. On saisit bien la dimension de la métonymie du manque à être dans le collatéral, qui désigne le latéral, le « pour une autre », et le ricochet, qui fait rebond d'un point à un autre et désigne le contrecoup, le « indirectement ». Et le dommage, c'est le *dam*, le préjudice, la marque de la jouissance insuffisante. C'est ainsi que la femme en défaut en fait exister une autre, La femme toute. C'est une façon d'inscrire la jouissance de l'Autre dans la jouissance du corps de l'Autre, dans un *çade*, être le ricochet ou le collatéral.

J'en viendrai à une autre femme qui me disait que son existence n'avait été qu'un rattrapage. Là on peut se demander si elle s'est inscrite comme la deuxième femme rattrapage d'une première dans laquelle elle aurait mis un idéal. Mais ce n'était pas cela, car quand elle disait qu'elle était un rattrapage, cela impliquait qu'elle ne s'était pas incarnée dans une femme qui en rattraperait une autre. Elle était à elle-même un rattrapage et donc elle ne rattrapait personne et pas même sa moitié. Elle ne rattrapait aucune jouissance insuffisante qui ferait limite pour constituer un savoir inconscient refoulé. Elle se logeait dans le trou du rattrapage, la béance de la jouissance, elle incarnait le ratage de l'objet en étant elle-même l'objet chu. Elle n'était donc pas sujet divisé désir d'un objet à perdre ou à retrouver dans un manque phallique ou une métonymie du manque à être comme peut l'être l'hystérique.

Finalement, il s'est avéré qu'elle était le rattrapage de plusieurs figures, notamment celle d'une enfant venue avant elle et morte à la naissance dont elle portait le nom. Et elle avait une faute, celle de ne pas être à la hauteur de se substituer à elle, de ne pouvoir combler la souffrance causée par la perte de celle qui l'avait précédée. Adolescente, elle allait lui déposer des poèmes sur sa tombe, des poèmes qui disaient comment elle aurait été bien, cette fille morte, si elle avait été vivante. Et à partir de là, elle se disait avoir toujours été l'interprète du désir des autres et jamais du sien, dont elle n'avait pas d'idée de ce qu'il était.

Elle faisait remarquer par ailleurs que quand elle chantait, elle avait une voix atypique parce que double. Elle était parfois critiquée

pour avoir une voix trop forte, et elle disait précisément ne pas parvenir à rattraper la deuxième moitié de sa voix qui produisait l'excès de force. De plus, elle disait user de sa voix comme d'un devoir, cette voix qui ne lui appartenait pas, car elle était un don de ses parents alors qu'elle n'avait rien demandé à personne. Par conséquent, de ce qu'on voyait d'elle quand elle chantait, elle disait que ce n'était pas elle, et qu'on ne voyait que l'organe, la voix.

Je rappellerai, à ce propos, la référence de Lacan dans « L'étourdit » selon laquelle le corps prend voix de l'inconscient et que « le corps des parlants est sujet à se diviser de ses organes, assez pour avoir à leur trouver fonction », afin que cet organe passe au signifiant²¹. On perçoit bien en quoi cette femme ne pouvait user de sa voix en étant divisée de son organe dans une fonction signifiante, sa voix ne lui appartenait pas, elle était tout entière l'organe, et ne pouvait être vue que comme une voix.

On pourrait aussi évoquer pour cette femme les termes du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, d'une maxime universelle qui est celle d'un devoir, comme elle le disait elle-même, celui d'approcher le vide de la Chose innommable au-delà de l'image narcissique. Face à sa demande adressée à un Autre qui n'a pas répondu, « elle n'a jamais rien demandé à personne », elle n'avait pu poser la Chose comme extérieur, cet Autre préhistorique impossible à oublier, sous la forme de sa sœur à rendre vivante à travers elle-même, cette voix à interpréter. Elle n'avait pu constituer ce quelque chose qui est *entfremdet*, « étranger à moi tout en étant au cœur de ce moi quelque chose qu'au niveau de l'inconscient, seule représente une représentation²² ».

Je trouve qu'on a une autre dimension, si on a recours aux termes du séminaire *Encore*, car on va au-delà d'un Autre considéré comme préhistorique : quand Lacan dit que le *la* de la femme est un « signifiant dont il est indispensable de marquer la place qui ne peut pas être laissée vide », qu'il est un « signifiant dont le propre est qu'il est le seul qui ne peut rien signifier, et seulement de fonder le statut de la femme en ceci qu'elle n'est pas toute²³ ». À partir de là, on peut saisir comment cette femme a laissé vide la place sur laquelle elle

21. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 463 et 456.

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 87.

23. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 68.

aurait dû inscrire le *la* de *la* femme, elle a laissé sa place de sujet à sa sœur morte à sa naissance. Elle n'a donc pu faire usage de sa jouissance dans un appareil de langage, faire de son inconscient un savoir limité à une jouissance insuffisante.

Si on se reporte à la référence de Lacan dans *Télévision*, qui est un texte de 1973 : « [...] l'inconscient, soit l'insistance dont se manifeste le désir, ou encore la répétition de ce qui s'y demande ²⁴ », on saisit bien comment elle n'a pas pu s'inscrire dans la répétition et la demande qui nourrit un savoir inconscient. Elle s'est logée tout entière dans l'exclusion, dans le trou de l'Autre qui ne sait pas et à qui elle n'a rien demandé.

Je passerai à présent au savoir qui ne se sait pas propre aux mystiques, puisque Lacan en parle dans le séminaire *Encore* pour définir précisément comment les mystiques éprouvent une jouissance mais n'en savent rien. Il s'agit donc d'une jouissance qui met sur la voie de l'ex-sistence. C'est ce qui conduit Lacan à considérer Dieu comme une face de l'Autre supportée par la jouissance féminine, ce qui est une avancée par rapport au séminaire *L'Éthique*, où Dieu correspondait à une face de l'Autre qui était le Nom-du-Père. Je vais donc me reporter à ce que Lacan disait des mystiques dans le séminaire *L'Éthique*, en 1959 et 1960.

Il parle de saut vers les extrêmes et notamment dans un au-delà du principe du plaisir, dans le lieu de la Chose innommable. Il se réfère alors à l'exploit d'une mystique, Angèle de Foligno, quand elle buvait avec délice l'eau dans laquelle elle venait de laver les pieds des lépreux, avec le détail d'une peau qui s'arrêtait en travers de sa gorge ²⁵. À première vue, on pourrait se dire qu'on n'est pas là sur le versant de la jouissance qui ne se sait pas et qui ne peut se dire, comme elle est définie dans le séminaire *Encore*. On serait là plutôt du côté de la jouissance qui floccule, qui se cristallise en matière signifiante : la peau des lépreux coincée dans la gorge, c'est du côté du grumeau de la représentation, ce *Vor*, ce tiers produit à partir de la Chose, comme Lacan en parle dans le séminaire *L'Éthique*. Cela étant, cette peau de lépreux ne serait-elle pas de l'ordre de « l'immondice »

24. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 514.

25. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 220.

des « bains de jouissance », qui sont des termes du séminaire *Encore*²⁶, ou un reste du *pas-tout* du signifiant de la femme qui ne peut se définir, un reste de « l'eau du langage » qui laisse au passage quelques « détritits » avec lesquels le sujet doit se débrouiller, comme Lacan le dira plus tard en 1976²⁷ ?

Je poursuivrai maintenant sur l'art baroque, puisque c'est le titre du chapitre qui inclut le commentaire de ce soir. Lacan y faisait allusion, dans le séminaire *L'Éthique*, sur le versant des formes torturées de l'art, qui marquaient l'effort vers le plaisir faisant flamber ce qui est de l'ordre du paradoxe de la jouissance dans la dialectique du désir et de la loi. Lacan va au-delà de cette dimension signifiante de la jouissance dans le séminaire *Encore* quand il évoque l'art baroque comme un effet du christianisme, un art dans lequel « tout est exhibition de corps évoquant la jouissance », et il ajoute « à la copulation près²⁸ ». Il fait alors remarquer que nulle part comme dans le christianisme l'œuvre d'art ne s'avère autant pour ce qu'elle est, à savoir l'obscénité. C'est sur ce point qu'il dit que *les religions*, c'est comme *les arts*, c'est une poubelle, car ça n'a pas la moindre homogénéité²⁹.

Qu'est-ce que ça veut dire, qu'il n'y ait pas d'homogénéité ? Est-ce qu'on peut dire qu'il y a une dimension de semblant qui manie l'hétérogénéité entre l'inexistence du rapport sexuel et la vérité qu'on veut en faire, entre poubelle et beauté finalement ? L'hétérogénéité, c'est celle de la fausse finalité, du pure fallace d'une jouissance qui serait adéquate au rapport sexuel. C'est pour cela d'ailleurs que Lacan dit que l'art baroque est un tour de passe-passe, dans le séminaire *Encore*. On se rappellera ce qu'il disait, dans le séminaire *...Ou pire* en 1972, au sujet du tableau *L'Escamoteur* de Jérôme Bosch, comment l'œuvre d'art est escamotage, « passez-muscade », et que ça ne fait que la captivation des badauds³⁰. On remarquera que, pendant qu'un badaud est hypnotisé par la muscade maniée par l'escamoteur, quelqu'un lui vole sa bourse, ce qui illustre bien ce qui « coûte » « d'en jouir » et que c'est « en pure perte ».

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 98.

27. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme ».

28. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 102.

29. *Ibid.*, p. 103.

30. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 223.

C'est sur ce point que Lacan en arrive à l'impossible du rapport sexuel, à son inexistence, tout comme celle de La femme qui n'existe pas, et c'est cela qui le fait aborder le discours analytique de façon nouvelle. On notera à ce sujet que Lacan reprend, dans le séminaire *Encore*, la question de l'amour courtois, quand il dit que c'est « une façon très raffinée de suppléer à l'absence du rapport sexuel, en feignant que c'est nous qui y mettons obstacle ³¹ » : c'est un semblant de rendre la jouissance insuffisante, de faire qu'elle ne convienne pas, alors qu'à l'origine la femme, tout comme le rapport sexuel, n'existe pas.

C'est finalement cette conceptualisation de la femme pas toute qui permet à Lacan de développer ce qu'il en est du discours analytique. Cela l'amène à concevoir que le discours analytique vise au sens mais que ce sens est du semblant, qu'il indique la direction vers laquelle il échoue dans le non-sens. On tombe donc là sur un savoir qui ne se sait pas et sur l'inconscient qui ne peut se dire, tout comme le La barré de la femme ou de sa jouissance qui ne peut se dire. C'est cela qui fait dire à Lacan que le sujet parlant parle en pure perte, on l'avait vu lors d'une de nos soirées, ou que « le rapport sexuel s'abîme dans le non-sens ³² ». Donc, si on croit à l'inconscient, on croit que quelque part, dans l'Autre, ça sait, c'est-à-dire que ça se supporte des signifiants dont se constitue le sujet. Et c'est une avancée de dire que l'Autre ne sait rien, qu'il n'est « pas-savant-du-tout dans le pas-tout ³³ », puisque la jouissance de la femme pas toute ne peut se dire. Lacan le formule encore d'une autre manière : si d'une part la femme n'a un inconscient que de là où la voit l'homme, d'autre part elle ne peut avoir que des « effets d'inconscient ³⁴ » puisque l'Autre auquel elle a affaire sait d'autant moins que c'est très difficile de soutenir son existence.

C'est ainsi que Lacan se dégage du sens pour se porter du côté de l'effet de sens. Car le sens est du côté de la vérité. Ce n'est pas pour rien que Lacan utilise le terme de bateau, quand il dit que le versant du sens « nous déverse du sens à flot pour le bateau sexuel ³⁵ »

31. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 65.

32. *Ibid.*, p. 79, 81.

33. *Ibid.*, p. 89.

34. *Ibid.*, p. 90.

35. J. Lacan, « Télévision », *op. cit.*, p. 513.

ou que les « formations de l'inconscient » sont des « bateaux ³⁶ ». En effet, on peut dire que le sens mène en bateau, c'est pour cela que le discours analytique fait qu'il « échoue », qu'il « s'abîme » dans le non-sens, dans l'abîme de la jouissance ³⁷. C'est ce que Lacan appelle aussi « la syncope de la fonction qui ne se soutient que d'y sembler, que de s'y sembler [...] à seulement l'inaugurer [...] », et là il évoque encore une fois la question de la limite : « [...] et ce de fixer la limite où ce semblant n'est plus que dé-sens ³⁸ ».

C'est pour cela que Lacan introduit, en plus du terme d'effet de sens, celui d'effet de vérité. On est là du côté de l'effet de vérité qui tient à ce qui choit du savoir. Ce n'est pas tant du savoir qu'il s'agit que de l'effet de savoir.

On mesurera l'écart entre la jouissance considérée comme insuffisante sur le versant de l'inconscient langage et la jouissance qui s'abîme dans le non-sens sur le versant de l'inconscient réel, la jouissance comme effet de discours.

Cela change radicalement la conception du discours analytique, de faire cette articulation, car cela laisse la place à ce qui échappe au sujet et qui est de l'ordre du signe qui représente quelque chose pour quelqu'un, qui implique l'irréductible, l'affect du désir d'Autre chose. C'est l'effet produit par le dire de l'énonciation que Lacan tente de définir, des « effets de texture » ou des « effets d'affects » qui repèrent ce qui tient lieu de la jouissance.

Cela veut dire que le savoir inconscient est pris au-delà de la structure du langage, il est pris du côté de ce qui fait effet de coupure, effet de cristal de *lalangue*, ce qui n'est pas la cristallisation en éléments signifiants. Il s'agit de l'effet de vérité comme *falsa* dans le sens de fausse et chue, qui tombe. C'est justement dans le sens d'être bien tombée qu'une interprétation opère d'être à côté, soit où se fait l'être, et si Lacan ajoute que c'est du « pataqu'est-ce », on peut entendre ce qui tombe du pas-tout de la femme et de l'inauguration de sa question ³⁹.

36. J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 425.

37. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 80.

38. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 459.

39. J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 427, 428.

Donc, si le langage est du côté de l'être, dans le discours analytique, il y a le semblant d'être, ce que Lacan nomme le par-être, l'être para, l'être à côté. C'est là que Lacan dit qu'il faudrait conjuguer « je par-suis, tu par-es, il par-est, nous par-sommes ⁴⁰ ». Qu'est-ce que ça veut dire ? Que l'inconscient ex-siste au discours, et que le sujet se saisit toujours à côté dans le discours analytique, il est effet de discours. « Et cela parce que, dans ce qui s'en approche, le langage ne se manifeste que de son insuffisance ⁴¹. »

Et c'est peut-être cela que Lacan réextrait, du séminaire *L'Éthique* dans le séminaire *Encore*. Peut-on le dire comme ça : dans le séminaire *L'Éthique*, Lacan aurait développé la grammaire du sujet « je suis, tu es... » soumis au savoir inconscient structuré comme un langage extrait de l'homme soumis aux maximes universelles. Et dans le séminaire *Encore*, il réextrait l'inconscient qui ex-siste au discours, dans le « je par-suis, tu par-es... », soit ce qui opère d'être effet de sens, effet de vérité.

Je me demanderai alors quelles sont les conséquences pour le psychanalyste, et j'en viendrai à la « Note italienne » de 1973, l'année du séminaire *Encore*, où Lacan évoque sa « thèse inaugurante de rompre avec la pratique par quoi les prétendues Sociétés font de l'analyse une agrégation ⁴² ». Déjà là, on voit comment Lacan rompt avec un agrégat, un plus-de-titre, qui ferait le psychanalyste, car il situe le psychanalyste non dans un ajout mais dans le pas-tout de ce qui s'inaugure, qui est une ouverture au fondement de l'expérience, au réel en jeu dans la formation de l'analyste. Il le dit clairement : « C'est du pas-tout que relève l'analyste. » Il le situe dans une position d'ex-sistence. Quand Lacan dit qu'« il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit rebut de ladite [humanité] ⁴³ », cela montre bien que l'analyste ex-siste à l'humanité, et pas de n'importe quelle manière : c'est en étant le rebut. C'est sur ce point qu'il fait référence au bonheur, en deux mots : « L'analyste, s'il se vanne du rebut [...], c'est bien d'avoir un aperçu de ce que l'humanité se situe du bonheur, [...] et c'est en quoi il doit avoir

40. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 8.

41. *Ibid.*, p. 44.

42. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 307.

43. *Ibid.*, p. 308.

cerné la cause de son horreur, de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir. Dès lors, il sait être un rebut⁴⁴. » Donc, être un rebut, pour le psychanalyste, c'est cerner la cause de son horreur de savoir, et c'est ce qui le détache de l'horreur de tous qui correspond, comme on a pu le percevoir dans le séminaire *Encore*, à l'obscène et l'immonde. Et le psychanalyste est le rebut de cette humanité, il y ex-siste.

44. *Ibid.*, p. 309.